

Corps à corps

Texte Frédéric Wecker

Javier Pérez est l'un des meilleurs plasticiens espagnols vivants et *Estancias* fut la plus belle exposition monographique organisée en France en 1997.

Quelles sont les villes qui aujourd'hui exposent son travail ? Genève ? Lyon ?

Non. Annemasse et Vénissieux.

Plus que de simples accessoires à ses performances, les artefacts de Javier Pérez sont des œuvres actées, agies.

Deux erreurs (l'une d'interprétation, l'autre d'appréciation) menacent de bloquer une juste compréhension de l'œuvre de Javier Pérez. Il y a d'abord cette vulgate qui de nos jours recouvre inmanquablement tous les artistes qui d'une manière ou d'une autre et quel que soit leur champ d'intervention – danse, théâtre, arts plastiques – mettent le corps au centre de leur travail. On conçoit aisément que l'originalité de Javier Pérez ne soit pas de partir de son propre corps. Mais une fois noyé sous la banalité d'un propos interchangeable, il a peu de chance de faire valoir la singularité de sa posture. Il y a ensuite cet anti-formalisme diffus qui aujourd'hui fait le fond de la critique d'art et qui empêche d'accéder à ce qui constitue tout de même le travail propre des plasticiens. On a affaire là à une sorte de cécité vis-à-vis de la facture concrète des œuvres, comme si toute la valeur d'une œuvre plastique venait des ses propriétés conceptuelles c'est-à-dire de la façon dont elle se prête à l'interprétation. Il ne servirait à rien d'avoir dégagé la singularité du travail de Javier Pérez, si c'est pour ne pas voir qu'elle n'est pas l'unique source de valeur de son œuvre. Il s'agit quand même en l'occurrence de juger sur pièces.

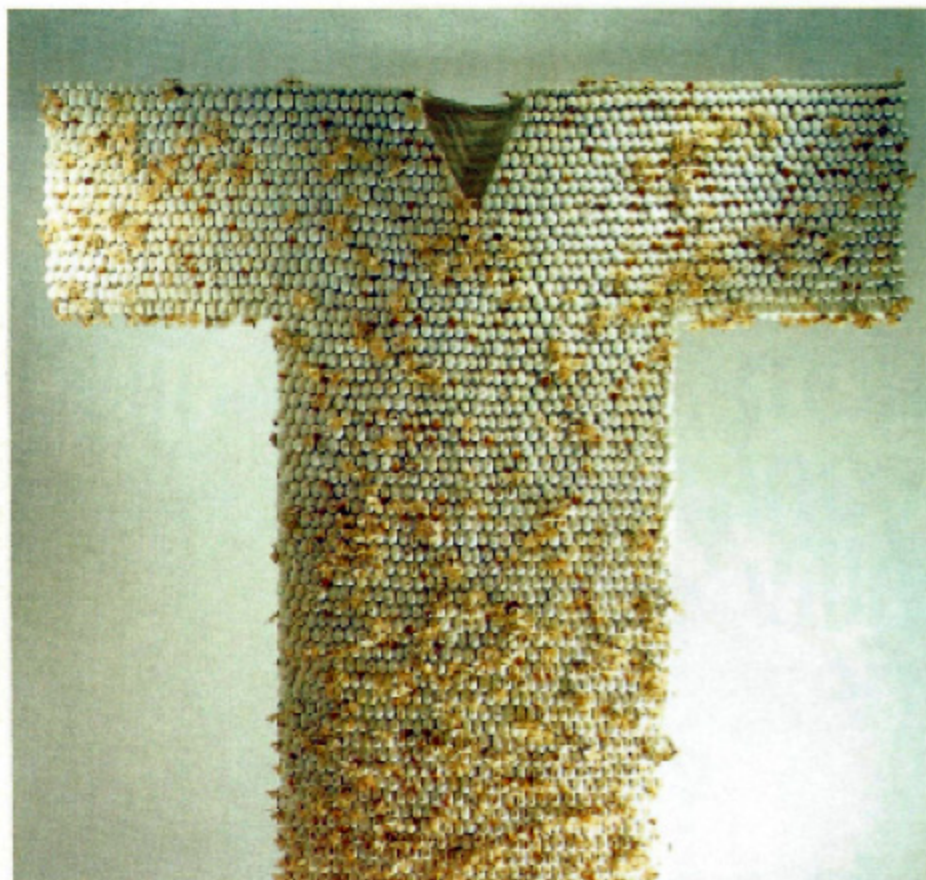
On pourrait appeler la première de ces deux erreurs une erreur d'interprétation par excès de généralités. Ce ne sont pas les discours génériques sur le corps dans les pratiques artistiques contemporaines qui manquent. Souvent relayés par les artistes eux-mêmes, ils ont pour principale conséquence de masquer le vif de leur travail par des considérations obscures. Combien de chorégraphes qui interrogent le corps dans son identité fragmentée, combien de dramaturges qui mettent en scène le rapport des corps au désir, combien de plasticiens qui en font le point de départ d'une exploration de l'intime ou à l'inverse le point d'arrivée d'une intervention sociale. Ce qu'il semble en revanche possible de dire sur le rapport au corps de Javier Pérez est plus spécifique et partant moins grandiloquent. S'il y a une figure absente de toute l'œuvre de Javier Pérez et qui la définirait presque comme son centre répulsif, c'est la figure traditionnelle du corps dans l'histoire de l'art – celle d'une armature musculuse (1). On connaît ces planches anatomiques du corps humain. Tout se passe comme si l'art n'avait retenu (à quelques exceptions près (2)) que les deux premières, celle du squelette et du corps musculaire. Javier Pérez va montrer d'autres planches : un corps viscéral et un corps pileux. Viscéral : dans une œuvre emblématique comme *Rester à l'intérieur* (1995) – performance dont il reste l'accessoire – un casque de crin exhibe à sa surface des circonvolutions enoéphaliques comme si la tête de l'artiste avait été retournée.



Máscara ceremonial, 1998, photographie noir et blanc sur papier.

Pileux : dans une vidéo intitulée *Látigo* (1998) du crin de cheval masque entièrement le visage de l'artiste. Ici la chevelure occulte dans un hirsutisme extravagant les traits de son visage, visibles uniquement à l'envers du masque, ailleurs elle lui permet de dessiner la forme de son buste. Pour apprécier le piquant de l'opération il faut se souvenir que la sculpture, en tant qu'art mimétique, a toujours trouvé dans la représentation de la chevelure un de ses points d'achoppement. Javier Pérez qui est tout sauf un artiste naturaliste va trouver dans le cheveu une façon de redéfinir les contours de son propre corps. *Máscara ceremonial* (1998) est un buste dont la consistance filandreuse donne à sa présence – lorsqu'il est correctement exposé – un caractère fantomatique. Mais ces œuvres n'épuisent pas le catalogue de Javier Pérez qui a trouvé pour l'enrichir un principe d'associations poétiques. La langue lui suggère ainsi de nouer cheveux et capillaires sanguins, fabriquant avec du crin de cheval teint en rouge une œuvre qui évoque les dernières ramifications du système circulatoire (*Capilares*). ☞

Travaillant à l'écart des modes, Javier Pérez partage avec Patrick Neu et quelques autres le sort des plasticiens mésestimés.



Hábito, 1996 (détail), chrysalides de soie, papillons, toile de coton, vidéocrallatone.
 Courtesy Galerie Salvador Díaz, Madrid et Javier Pérez

Associant sans doute le cheveu à d'autres composés organiques sortant du corps, l'artiste semble être fasciné par ce que certains insectes sont capables de tirer de leur abdomen : cocons de soie, toiles d'araignées (*Hábito*, 1996 ; *Sans titre*, 1997). Mais ce qui constitue sans doute la plus belle de ces associations est celle qui s'opère dans le dessin. Chez Javier Pérez, le trait est un fil. Dessinant avec une patience maniaque ses figures avec des traits souples et fins, il compose une œuvre graphique échevelée, hirsute ou filamenteuse.

S'agissant de confectionner une robe avec des intestins de bovins ou de composer un cumulus avec de la résine, à chaque fois les solutions plastiques des œuvres conçues sont spécifiques, précises. Il est tout de même paradoxal que dans le cas d'un plasticien travaillant sur le corps, le discours critique que l'on tient sur ses œuvres s'accompagne souvent d'une véritable cécité quant aux qualités physiques des corps qui les constituent. Plus que de simples accessoires à ses performances, les artefacts de Javier Pérez sont des

œuvres actées, agies. Aussi n'est-il pas étonnant que la réussite artistique des œuvres-performances de Javier Pérez doive beaucoup à la réussite esthétique des artefacts qui entrent dans leur exécution. L'attention aux matières employées, la confection scrupuleuse dont ils ont fait l'objet, tout dénonce un plasticien soucieux de conférer à ses créations une préciosité matérielle. Si cette dernière ne fait pas partie de la signification des œuvres, elle est une composante essentielle de leur valeur. Les qualités plastiques des œuvres de Javier Pérez ne sont pas une plus-value esthétique superfétatoire. Certes les problématiques de Javier Pérez sont déjà artistiques au stade de leur conception. Mais ses idées d'œuvres ne sont pas de celles qui se contentent d'une réalisation approximative, ce sont des idées de plasticien en ce sens que leurs réalisations adéquates impliquent un constant souci de la forme (3). Prenons son chef-d'œuvre à ce jour : *Levitas* (1999). L'idée de la pièce est de suggérer un personnage qui marcherait en lévitation en exhibant les traces de pas qu'il aurait laissées sur des sphères de cristal. Mais il ne s'agit pas de traces de pas ordinaires. A l'endroit où le pied est censé s'être posé la sphère s'est délicatement invaginée pour en garder l'empreinte. La description fait peut-être passer une partie de la poésie de la pièce. Mais aucune description ne saurait rendre ce qui se passe à la vision directe de cette œuvre et qui tient à l'incidence de la lumière sur les corps complexes qui la composent. Las ! Travaillant à l'écart des modes, Javier Pérez partage avec Patrick Neu et quelques autres le sort des plasticiens mésestimés. ■

Javier Pérez, Espace Arts Plastiques de Vénissieux (jusqu'au 7 mai) ; Villa du Parc à Annemasse (jusqu'au 30 avril)(4)

(1) On rétorquera que Javier Pérez apparaît au dans plusieurs de ces vidéos. Mais même dans 60 Escaleras (*Parpessus Hábito*) où il se hisse à bout de bras sur des marches géantes, sa modestie n'est pas celle triomphante ou tranquille d'une statue de marbre. Javier Pérez n'y apparaît pas ou mais décadé.

(2) Cf. Georges Didi-Huberman, *Devant le sujet*, Gallimard, 1999.

(3) ...contrairement aux idées des artistes non-plasticiens dont les idées n'ont besoin que d'un simple véhicule matériel ou peuvent même quelquefois se passer de réalisation.

(4) Curieusement les expositions de Vénissieux et d'Annemasse s'organisent autour de deux œuvres qui sont loin de constituer le meilleur de Javier Pérez. Réflexes de un sujet, qui avait donné son nom à l'exposition personnelle de l'artiste à l'Erba de Roizen en 2000 est une vidéo peu convaincante. Quant à *Asaxoso del deso* que l'on avait pu voir au stand de la galerie Salvador Díaz à la FIAC 2001, c'est une œuvre plastiquement décevante. Des dessins, un autoportrait et un masque inédits devraient en revanche constituer des perles de choix.

©Photos Sieber Ugrate